

LA CASA JULIA À PERPIGNAN : UN EXEMPLE DE DEMEURE PATRICIENNE, XIV^e-XV^e SIÈCLES

par Sandrine CONAN *

Située 2 rue Fabriques den Nabet, dans le quartier historique de la paroisse Saint-Jean, la *Casa Julia* conserve le nom d'une famille bourgeoise perpignanaise qui en fut propriétaire au XIX^e siècle et jusqu'en 1907.

C'est J. de Vernheil, qui le premier, lors de la 35^e session du Congrès Archéologique de France tenue à Perpignan en 1868 (1), attire l'attention sur cette demeure, considérée alors comme l'une des rares maisons médiévales conservées à Perpignan, et l'attribue au début du XIV^e siècle. Le plus ancien dessin connu à l'heure actuelle de la cour intérieure, exécuté par l'architecte J. Formigé en 1874, est reproduit en 1900 dans les *Archives de la commission des Monuments Historiques* (2) pour illustrer l'architecture civile médiévale à Perpignan (3). Avec l'engouement pour l'histoire locale, érudits et historiens roussillonnais n'oublient jamais de citer la Casa Julia dans leurs diverses publications sur la ville (4). En 1950, dans le Guide officiel du Roussillon édité par l'Office départemental du Tourisme, elle est désignée pour être « particulièrement digne d'attention comme un type idéal de ces demeures roussillonnaises où la richesse décorative se concentre sur la cour intérieure ». La maison Julia est replacée dans le courant architectural du gothique catalan à la suite des études d'histoire de l'art initiées par le professeur M. Durliat (5). À titre d'exemple, citons sa participation à l'ouvrage collectif *Histoire de Perpignan* (6) (1985) ou encore la publication grand public *Connaitre Perpignan* parue en 1992 (7). Son influence est encore perceptible en 1989 dans le rapport d'étude inédit consacré à la maison Julia que présente alors Josep Bonet, étudiant au département d'Études catalanes de l'Université de Perpignan sous le titre : *Casa Julia. El palau urbà dins l'arquitectura catalana* (8) (*Maison Julia. Le palais urbain dans l'architecture catalane*). En l'absence de documents d'archives, ces travaux, qui privilégient l'étude stylistique des parties anciennes (cour intérieure à galeries), induisent une lecture partielle de l'édifice.

* Communication présentée le 2 décembre 2003, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2003-2004 » p. 238.

1. J. de VERNHEIL, « Notes sur les anciennes maisons de Perpignan », *Congrès Archéologique de France, XXXV^e session, Séances générales tenues à Carcassonne, à Narbonne, à Perpignan et à Béziers en 1868 par la Société Française d'Archéologie*, Paris, 1869, p. 191.

2. A. de BAUDOT et A. PERRAULT-DABOT, *Archives de la commission des Monuments Historiques*, t. V, Périgord, Languedoc, Provence, Guyenne, Gascogne, Paris 1900. Planche 32, « Exemple de maisons à Perpignan des XV^e-XVI^e s. », signé de C. Formigé.

3. Éch. 0,01. « Vue perspective des cours de maisons ». Détails des sculptures. Aquarelle. 23 août 1874. 51 x 66,5 cm. J. Formigé. Archives des Monuments Historiques, côte 7238.

4. Voir : H. ARAGON, *Les monuments et les rues de Perpignan*, Perpignan, édition Labau, 1928, p. 396 ; l'auteur fait une retranscription servile du texte de J. de VERNHEIL mais attribue la maison au début du XV^e siècle. A. DONNEZAN, « Notes sur le vieux Perpignan », *Bulletin de la Société Archéologique Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, vol. 48, 1907, p. 341. B. PALUSTRE, « Perpignan et ses monuments », *Bulletin de la Société Archéologique Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, vol. 46, 1905 ; P. VIDAL, *Histoire de la ville de Perpignan*, Réédition de l'ouvrage de 1897, Éd. de la Tour Gile, 1993, p. 200 et p. 209.

5. Sa thèse publiée en étant la meilleure illustration : M. DURLIAT, *L'Art dans le royaume de Majorque*, Toulouse, éd. Privat, 1962.

6. « Un art pluriséculaire », dans P. WOLFF, *Histoire de Perpignan*, Toulouse, Privat, 1985, p. 139.

7. *Connaitre Perpignan*, Luçon, éd. Sud Ouest, 1992, p. 45. L'auteur confond cependant le portail de la Maison Julia avec celui de l'hôtel d'Ortaffa (actuelle préfecture) situé en face.

8. Il s'agit d'un petit exposé inédit de 19 pages avec illustrations, photos, plan cadastral de 1971 et plans actuels de la maison.

En dépit de ces quelques mentions rencontrées dans la bibliographie – essentiellement locale – et malgré son classement au titre des Monuments Historiques dès 1889, la maison Julia, qui est devenue le prototype de la maison gothique perpignanaise, n'a jamais fait l'objet d'une monographie détaillée. Il faut attendre son acquisition par une société immobilière (9) en 2000 pour qu'une étude préalable aux travaux de réhabilitation soit prescrite par la Conservation régionale des Monuments Historiques et le Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine des Pyrénées-Orientales (10). Si cette intervention a permis l'étude de dendrochronologie de certains plafonds et celle des décors peints (11), elle s'est cependant révélée insuffisante pour la compréhension générale du bâti. Les sondages archéologiques, limités aux murs des caves, n'ont livré que des informations partielles. Les travaux de réhabilitation (12), qui n'ont démarré qu'en 2003, ont néanmoins permis de combler quelques-unes des nombreuses lacunes – une grande partie des parements a été mise à nu – et de compléter l'étude de dendrochronologie.

À l'exception du patio, les origines médiévales de la demeure sont partiellement dissimulées sous les apports successifs des XVII^e, XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles. L'affectation de nombreux espaces à la location (13), à la fin du XIX^e siècle, a entraîné une réorganisation de la distribution et de multiples découpages (14). Malgré l'ampleur des modifications apportées (15), et alors même que l'édifice est classé Monument historique, les plus anciens documents conservés faisant mention de travaux ne remontent qu'à l'année 1913 (16). Ils se composent pour l'essentiel de lettres échangées entre la famille Jonquères d'Oriola et la Commission des Monuments Historiques entre 1913 et 1985. Le nouveau propriétaire, Henri Jonquères d'Oriola, manifestement passionné par cette demeure, désire en effet lui rendre son caractère monumental perdu au XIX^e siècle. Placés sous l'autorité de L. Sallez, architecte des Monuments Historiques, les travaux concernent essentiellement la remise en état des élévations extérieures (patio et rue) et celle des galeries (17). Peu de détails sont rapportés, mais la description que font L. Sallez et Nodet de la demeure indique que les plus amples modifications concernent les toitures qui sont encaissées derrière un « bahut moderne » ou « un acrotère postiche ». L'architecte propose de rétablir le saillant de toiture « semblable à celui de la maison rue de la Main de Fer ». « Par suite d'un accident opératoire, les photographies prises ne sont pas utilisables », précise Sallez à la fin de son rapport. Il ne nous laisse donc que trois relevés d'une partie de la maison (18). Ces travaux vont se poursuivre jusqu'à la fin des années 1980. Effectués sous la direction de G. Mester de Parajd, ils sont consignés dans des *Mémoires* (19). Ils se bornent encore aux seules élévations extérieures qui seront entièrement mises à nu et systématiquement nettoyées afin de gommer toute trace de reprise. Ces travaux rendent difficile aujourd'hui la lecture des élévations et confèrent à la Casa Julia l'apparence extérieure d'un immeuble moderne. Ses origines médiévales restent cependant partiellement lisibles tant dans son plan qu'en divers éléments remarquables, tels son patio à galeries et ses plafonds peints.

9. La SOGIMM, Lyon.

10. S. CONAN avec la collaboration de L. HERNANDEZ, F. MESSAGER, C. RECOULES-FUENZALIDA, B. SZEPERTYSKI et F. TOLLON, *La Maison Julia, rue Fabriques d'en Nabot, Perpignan (Pyrénées-Orientales)*, Rapport d'étude, HADÈS, 2001, 2 vol. et S. CONAN, F. TOLLON et B. SZEPERTYSKI, *La Maison Julia, rue Fabriques d'en Nabot, Perpignan (Pyrénées-Orientales), Annexes*, 1 vol. Rapport d'étude, HADÈS, 2001.

11. Sondages des décors peints : F. TOLLON (Conservation-Restauration) ; datations en dendrochronologie : B. SZEPERTYSKI, Laboratoire d'Analyse et d'Expertises en Archéologie et Œuvres d'Art de Bordeaux.

12. Je tiens tout particulièrement à remercier ici A. VERNET, architecte, qui m'a alors appelée. Le suivi des travaux est cependant difficile dans la mesure où le chantier se poursuit en même temps. Grâce à l'intervention de T. ODIOT du Service Régional d'Archéologie de Languedoc-Roussillon, une seconde étude en dendrochronologie a pu être réalisée. Elle a été confiée à F. GUIBAL, Institut Méditerranéen d'Écologie et de Paléoécologie, U.M.R. 6116 CNRS, Faculté des Sciences et Techniques de Saint-Jérôme, à Marseille. Que tous trouvent ici mes remerciements.

13. Le dépouillement de baux de location et des inventaires après décès conservés aux Archives Départementales des Pyrénées-Orientales a permis à Laurent HERNANDEZ d'en déduire que dans le dernier quart du XIX^e siècle, les trois-quarts de la maison, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au second étage, étaient loués. Voir S. CONAN avec la collaboration de L. HERNANDEZ, F. MESSAGER, C. RECOULES-FUENZALIDA, B. SZEPERTYSKI et F. TOLLON, rapport cité, vol. 1, p. 21-22 et annexe 2.

14. Le dessin exécuté par J. FORMIGÉ, déjà mentionné, montre que certaines galeries sont entièrement fermées ; observation rapportée par NODET dans son rapport à la Commission des Monuments Historiques du 13 février 1914, Archives des Monuments Historiques : Perpignan, Maison Julia, dossier 81/66175.

15. A. DONNEZAN, article cité, p. 341.

16. Perpignan, Maison Julia, dossier 81/66175. Service Départemental de l'Architecture des Pyrénées-Orientales à Perpignan : 2 dossiers : échanges de 1913-1999 et 2 jeux de plans 1980/1990.

17. L'analyse monumentale permet cependant d'attribuer au début du XX^e siècle la mise en place des parquets, celle des carreaux en ciment et l'exécution de certains décors peints.

18. Ces relevés sont conservés aux Archives des Monuments Historiques et sont reproduits dans F. ROBLIN avec la collaboration de H. MALLAC, *Le bâti ancien en Roussillon*, étude inédite, 1988, p. 54-57 : plan du rez-de-chaussée (éch. 0,01), tirage de 55 x 37 cm, cote 41 325 (1) (2214) ; plan archéologique du premier étage (éch. 0,01), tirage de 55 x 37,5 cm, cote 41 325 (2) (2215) ; plan de la galerie du second étage (éch. 0,05), plan d'une fenêtre, élévation d'une fenêtre, vue du patio, tirage de 37,5 x 55 cm, cote 41 325 (3) (2216).

19. Ces *Mémoires*, rédigés par l'entreprise PY, sont consultables à la Conservation Régionale des Monuments Historiques de Languedoc-Roussillon, Dossier Perpignan, Maison Julia.

Contexte urbain

C'est dans l'ancien quartier des *parayres* ou drapiers, dont l'activité est particulièrement prospère au Moyen Âge et au-delà, au sein de la paroisse historique Saint-Jean-Baptiste, que se trouve la Maison Julia (20), à proximité de la place de la Loge où se concentrent les pouvoirs municipaux (1197) et marchands (1388) de Perpignan, pouvoirs concrétisés par la construction du Consulat ou Hôtel de ville et la Loge de Mer. Délimité au sud-ouest par la place de la Loge et au nord-est par celle donnant sur le Castillet, appelée sous l'Ancien Régime place du Portail de Notre-Dame, ce quartier comporte un ensemble d'habitations organisé en plusieurs îlots délimités par quatre rues parallèles dites Fabriques (fig. 1). Longues et étroites, elles n'en restent pas moins des rues comme en témoigne le terme catalan de *carrer* relevé dans les sources anciennes, s'opposant au *carrero* désignant la ruelle. La corporation des drapiers, qui existait en 1279, acquit en 1300 (21) une maison où elle se réunissait régulièrement, située entre les rues des Fabriques den Nadal et des Fabriques couvertes (22). L'îlot, dans lequel se trouve la Maison Julia, est délimité par les rues des Fabriques den Nabat et des Fabriques den Nadal. Là se côtoient des maisons à cour carrée et d'autres à façades étroites. Les rares plans ou dessins du quartier, postérieurs à l'annexion de la Province du Roussillon par la France (1659), ceux de 1679, 1698, 1785 (23), ne présentent qu'une délimitation des îlots sans aucun détail du parcellaire. Quant au plan-relief de 1701 (24), il procède à une schématisation et une simplification de la représentation du bâti civil. Sur le cadastre napoléonien (sans date) (25), on dénombre onze bâtisses dont trois correspondent à des maisons avec cour intérieure. Aujourd'hui, l'îlot est entièrement bâti et seule la maison Julia conserve sa cour. Comme l'indique A. de Roux (26), la trame des îlots est identique à celles du reste de la paroisse Saint-Jean, la seule enserrée dans la première enceinte, et se distingue de celle des lotissements créés aux XIII^e et XIV^e siècles dans les paroisses Saint-Jacques (27) et Saint-Matthieu. Si, en 1840, Perpignan est devenu un espace urbain plein (28), A. de Roux estime que cette occupation de l'espace est figée depuis longtemps. L'observation d'un habitat différencié, presque



FIG. 1. DÉTAIL DU PLAN CADASTRAL, 1971, section AB. Archives départementales des Pyrénées-Orientales, 1119 W 137.

20. Une sculpture en marbre de saint Jean-Baptiste, reconnaissable par son vêtement en peau, est conservée dans le patio de la maison. La provenance de cette œuvre, qui est peut-être un buste antique, reste inconnue. Elle fera l'objet d'une note qui sera publiée ultérieurement.

21. P. DAILEADER, *De vrais citoyens : violence, mémoire et identité dans la communauté médiévale de Perpignan, 1162-1397*, traduit de l'anglais par A. Catafau, Éd. Trabucaire, Girona, 2004, p. 178.

22. Mentionnée dans le *coronell de la casa del offici de Parayres y affronta ab dos parayries*. On peut consulter la retranscription manuscrite de B. ALART, ms 101-102, *Prieuré de Marcevol... Coronells de Perpignan*, f° 8, conservé à la Médiathèque de Perpignan.

23. Respectivement : le projet de Vauban (1679), le cadastre de 1698 et le plan gravé par Moithet vers 1785. Ces différents plans sont reproduits dans les deux volumes d'A. de ROUX, *Perpignan de la place forte à la ville ouverte*, édités en 1996 et 1999.

24. L'original est conservé au musée des plans-reliefs à Paris. À Perpignan, une copie est présentée à la maison Sanxo.

25. A.D. Pyrénées-Orientales, 2 J 127/136, section I.

26. A. de ROUX, ouvrage cité, vol. 1, p. 54 et p. 213-214.

27. Sur le quartier Saint-Jacques voir : F. GUYONNET et A. CATAFAU, « La construction urbaine en terre aux XIII^e et XIV^e s. : l'exemple de la rue de l'Anguille (Perpignan) », dans C.-A. de CHAZELLES et A. KLEIN (sous la direction de), *Études transdisciplinaires sur les constructions en terre crue*, Actes de la table-ronde de Montpellier 2001, Éditions de l'Espérou, Montpellier, 2003, p. 389-409.

28. A. de ROUX, ouvrage cité, vol. 1, p. 213-214.

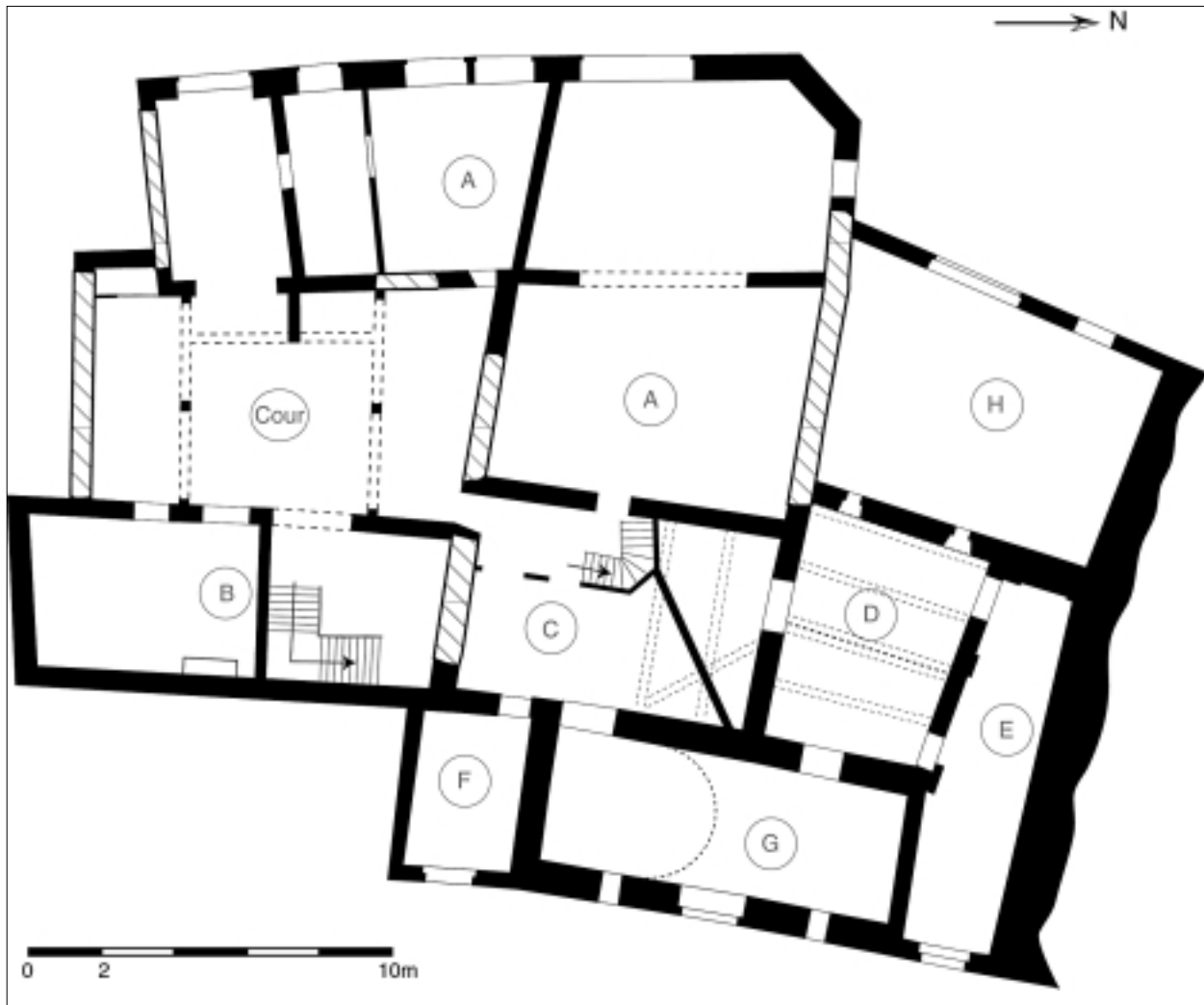


FIG. 2. PLAN ACTUEL AVEC LES DIFFÉRENTS CORPUS DE BÂTIMENTS. Hachures : élévations en galet antérieures à la demeure gothique.
Informatisation Emmanuel Tamboise, HADÈS. Fond de plan de Barthélémy Ruiz.

exclusivement dans la paroisse Saint-Jean, rejoint la variété des statuts de ces habitants. Les inventaires *post mortem* et des *coronells* (29) de Perpignan des XVI^e-XVIII^e siècles (30) montrent qu'on y rencontrait de nombreux artisans (traiteurs ou épiciers, boulangers, cordiers, pareurs, etc.), des mercadiers (classe marchande), ainsi que des nobles de la classe des *cavallers* ou des bourgeois honorés de Perpignan. Parmi les *coronells*, B. Alart, identifie celui dit de « *don Garau de Sant Marti* » (31) comme étant l'îlot de la *Casa Julia*. Entre 1599 et 1613, plus de neuf bâtisses,

29. Les *coronells*, cercles ou subdivisions de la paroisse, avaient une origine censitaire et portaient chacun le nom d'un bâtiment (prison, hôpital) ou de l'habitant le plus en vue.

30. Médiathèque de Perpignan, B. ALART, ms 101-102, *Prieuré de Marcevol... Coronells de Perpignan*.

31. Médiathèque de Perpignan, B. ALART, ms 101-102, *Prieuré de Marcevol... Coronells de Perpignan*, f° 8. Le nom complet de ce noble est don Garau de Homs y de Sant Marti.

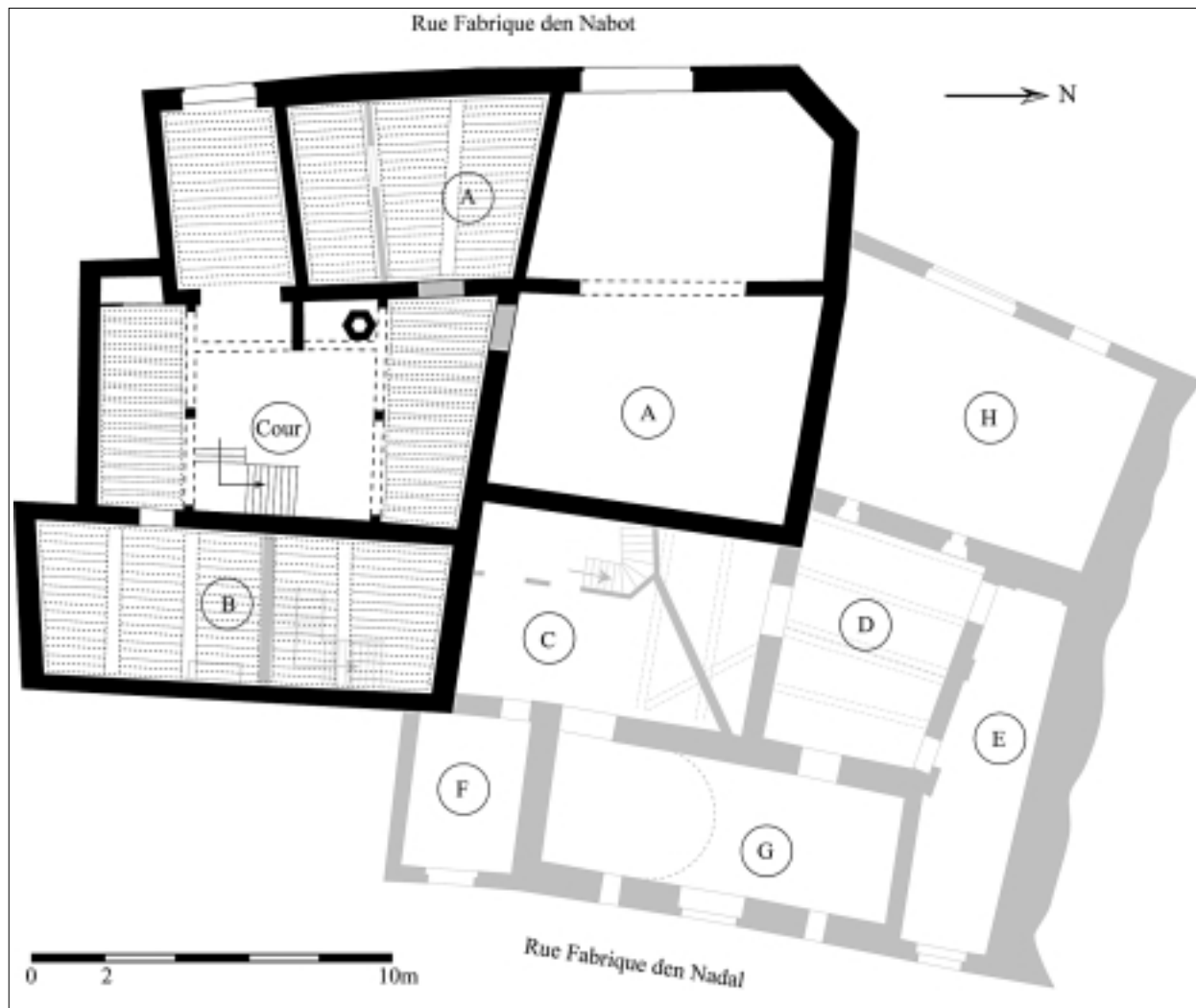


FIG. 3. LA DEMEURE MÉDIÉVALE. Rez-de-chaussée (en noir). État actuel en gris.
 Informatisation Emmanuel Tamboise, HADÈS. Fond de plan de Barthélémy Ruiz.

auxquelles s'ajoutent probablement des maisons non imposables, sont dénombrées. Parmi elles, cinq appartiennent à des familles composant le « bras majeur » de la ville, bourgeois honorés ou *cavallers* (32), une à un *mercadier* (33) (« bras moyen ») et plus de deux à la fille d'un pareur de draps (34).

32. Famille De Homs y de Sant Martí (2), famille Nebot (2), famille De Sagarriga (1).

33. Carles Freixa.

34. Pere Fita.

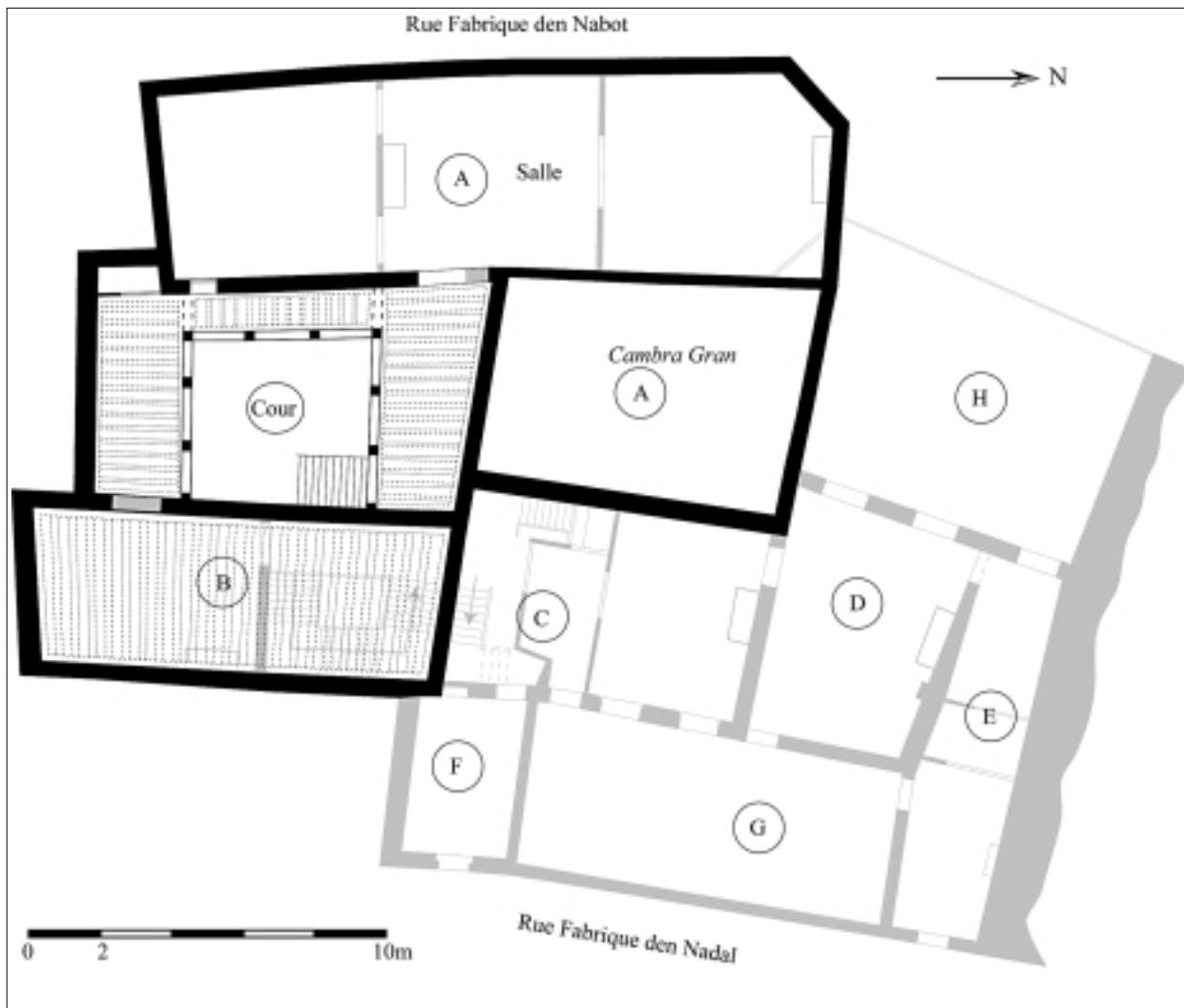


FIG. 4. LA DEMEURE MÉDIÉVALE. Premier étage (en noir). État actuel en gris.
 Informatisation Emmanuel Tamboise, HADÈS. Fond de plan de Barthélémy Ruiz.

Une origine de propriété inconnue

Reprise par l'historiographie locale, la tradition attribue la construction de la maison Julia à un certain Nebot ou Nabot, pareur de drap. De fait, la première mention connue de la famille Nebot dans ce quartier n'est pas antérieure au XVII^e siècle. Elle apparaît dans le *coronell* de don Garau de Sant Marti, et donne son nom à la rue Fabrique den Nabot (ou Nebot), ce que confirme la mention de la *carrer dit de las parayries den Nabot* dans l'inventaire après décès du *magnífich* Joseph Nebot de 1637 (35). Cet homme possède, en plus de sa maison, plusieurs annexes (maisons en location) contiguës et un *pati* (36). Les mentions imprécises des confronts ne permettent cependant pas de donner avec exactitude la position de la maison de Joseph Nebot. Il possédait *una casa... situada en la parrochia*

35. A.D. Pyrénées-Orientales, 3 E 1/5840, Blasi Canta, notaire à Perpignan, Minutes 1637.

36. A.D. Pyrénées-Orientales, 3 E 1/5840, Blasi Canta, notaire à Perpignan, Minutes 1637. A.D. Pyrénées-Orientales, 1 E 811, dossier famille Sanyes.

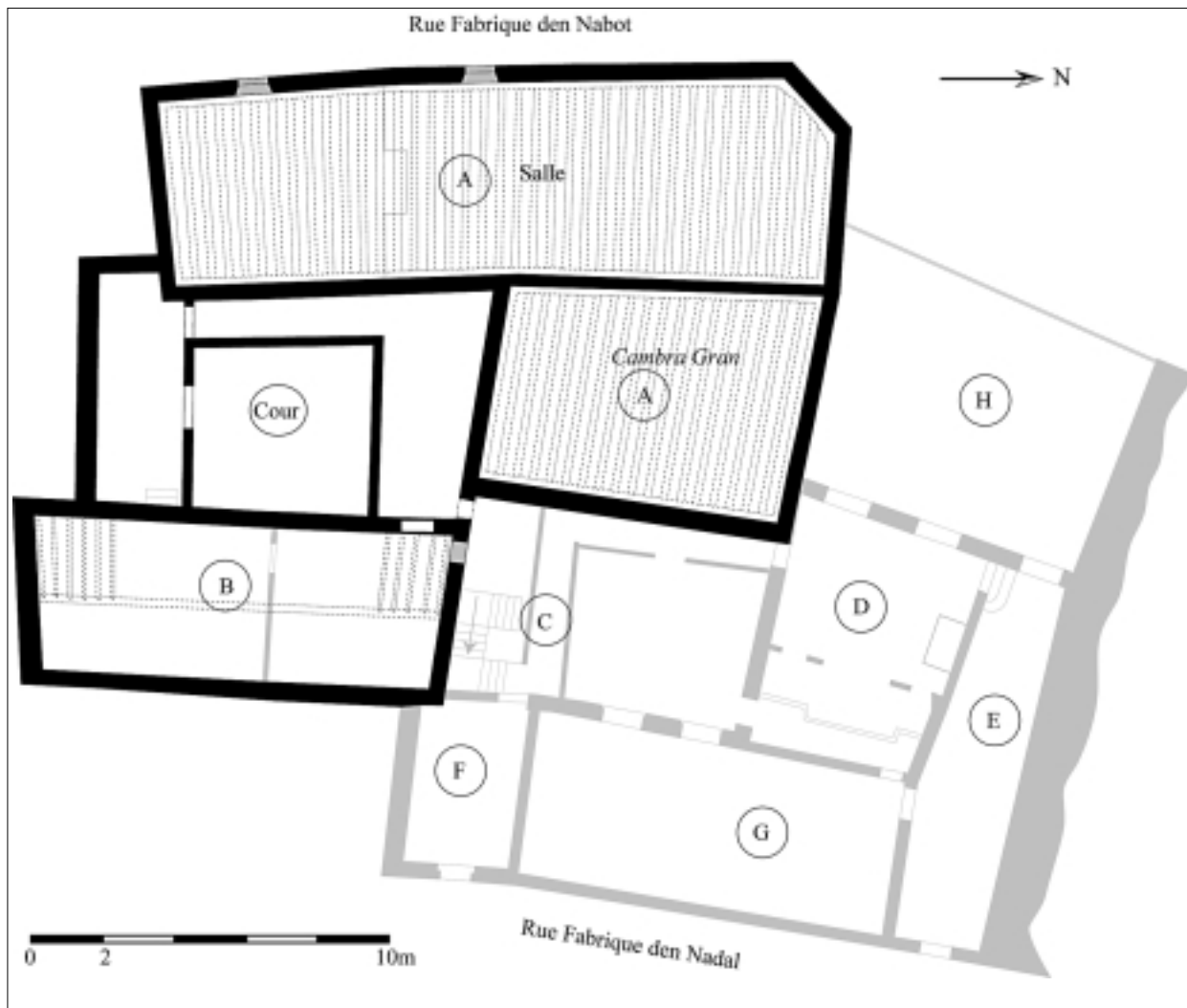


FIG. 5. LA DEMEURE MÉDIÉVALE. Deuxième étage (en noir). État actuel en gris.
 Informatisation Emmanuel Tamboise, HADÈS. Fond de plan de Barthélémy Ruiz.

de St Juan de la present vila de Perpinya en lo cap del carrer de Spira que affronta ab don Garau de Homs y ab dit carrer y ab la plassa del portal de Nostra Senyora y ab lo carrer dit las parayrias den Nabot (une maison... située dans la paroisse Saint-Jean de la présente ville de Perpignan au bout de la rue d'Espira confrontant avec don Garau de Homs, avec la dite rue, avec la place du portail de Notre-Dame et la rue dite des Fabriques den Nabot). Elle possédait en outre une *cambra devant la muralla*, le terme catalan *muralla* désignant le plus souvent un mur d'enceinte. On peut en déduire que, des maisons des De Çagarriga et des De Homs, celle de Nebot était la plus proche du Castillet. La lecture de l'inventaire de 1637 indique qu'il s'agit d'une vaste demeure dotée d'une cour intérieure et d'une *terrada* ou tour. Si ces éléments pouvaient laisser supposer qu'il s'agissait de la Maison Julia, d'autres indices et particulièrement la présence d'une étude à mi-escalier (*en lo studi de mitja scala*) excluent cette hypothèse. La Casa Julia n'est donc pas la maison de Joseph Nebot.

Les autres propriétaires antérieurs au XIX^e siècle ne sont pas plus connus puisque les recherches effectuées par L. Hernandez n'ont pas permis de retrouver la famille des De Vaudricourt dont parle A. Donnezan (37), pour la fin

37. A. DONNEZAN, *art. cit.*, p. 341.



FIG. 6. VUE SUR LA COUR INTÉRIEURE ET LA TOUR. Angle nord-ouest.
Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

du XVIII^e siècle et jusqu'au début du siècle suivant. En 1839, la maison appartient, avec certitude, à la famille Julia (38) puisque c'est là qu'est constaté le décès de François Julia, le 15 juillet de la même année (39). Fils d'un maître d'écriture de Perpignan résidant déjà dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste, ce François Julia, dans un premier temps écrivain, apparaît ensuite en 1802 comme employé au Bureau du Payeur du Département (40), avant de devenir jusqu'à son départ en retraite Directeur des Contributions Indirectes (41). C'est très probablement dans le tout premier tiers du XIX^e siècle, avant 1839, lorsque son assise professionnelle devint confortable, qu'il acquiert cette propriété. Cette ascension sociale s'observe encore aux générations suivantes puisque son propre fils aîné, Jean Julia, devient avoué à Perpignan (42) et que deux de ses petits-enfants, Léon et Frédéric, embrassent la carrière d'avocat dans cette même ville (43). Au décès de François Julia en 1839, la maison passe aux mains de Jean Julia (né en 1802) qui la possède jusqu'à sa mort en 1879 (44). Lors du partage de ses biens, suivant l'acte notarié du 16 avril 1881 (45), la maison de la rue des Fabriques den Nabot est attribuée à Léon Julia (1839-1896). Celle-ci est alors, comme nous l'avons déjà souligné, en grande partie affectée à la location. De 1896 à 1907, les consorts Bigorre, à savoir le docteur en médecine Joachim Bigorre et son épouse Amélie Julia, fille héritière de Léon Julia (décédée avant 1907), possèdent et habitent la demeure (46). Suite à de gros travaux, Léon Julia contracte des dettes importantes (47) que la famille ne pourra jamais acquitter. La maison saisie est vendue aux enchères en 1907 au Crédit Foncier de France

38. En plus de cette maison, les Julia acquièrent entre 1839 et 1842 trois autres maisons à Perpignan. En 1896, Léon Julia ne possédait plus à Perpignan que deux maisons : la maison Julia ; une autre située dans la rue des Carmes au n° 62 est alors louée.

39. A.D. Pyrénées-Orientales, 5 Mi 437, Perpignan, État civil, année 1839, f° 23 v.

40. A.D. Pyrénées-Orientales, 5 Mi 415, Perpignan, Registre des naissances, paroisse Saint-Jean, f° 92.

41. A.D. Pyrénées-Orientales, 5 Mi 437, Perpignan, État civil, année 1839, f° 23 v.

42. Il apparaît ainsi dans les sources dès 1839 ; Acte de mutation par décès du 15 juillet 1839 : A.D. Pyrénées-Orientales, 124 W 384.

43. A.D. Pyrénées-Orientales, 124 W 467, case 388 et 5 Mi 449, f° 50.

44. A.D. Pyrénées-Orientales, 5 Mi 439, f° 31 v.

45. A.D. Pyrénées-Orientales, 124 W 467, case 388.

46. Acte de mutation par décès de Julia Léon du 23 déc. 1896 : A.D. Pyrénées-Orientales, 124 W 435, n° 20.

47. En 1872, il souscrit auprès du Crédit Foncier de France un prêt de 24 000 F qui n'est toujours pas remboursé en 1896. Inventaire après décès des biens de Léon Julia : étude Desboeuf à Perpignan, Minutes de Blaise Fournols, mai-août 1896.



FIG. 7. FAÇADE. Rue Fabriques den Nabot. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.



FIG. 8. FAÇADE ET TOUR. Angle nord-ouest, rue Fabriques den Nabot. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

(48). Cette institution ne la garde pas longtemps puisque dès la fin de 1910, la maison est acquise par Henri Jonquères d'Oriola résidant à Corneilla-del-Vercol (49). D'entretien difficile et coûteux, elle reste jusque dans les années 1980 dans la famille des Jonquères qui décident finalement de la vendre (50). Alors que le Service Départemental d'Architecture projette à deux reprises d'y installer ses locaux, en 1980 (51) puis en 1999 (52), la maison reste inoccupée pendant vingt ans.

48. Acte de vente de la maison du 24 déc. 1910 : étude Rondony à Perpignan, Minutes du notaire Pepratx, sept.-déc. 1910.

49. Acte de vente de la maison du 24 déc. 1910 : étude Rondony à Perpignan, Minutes du notaire Pepratx, sept.-déc. 1910.

50. Cette décision apparaît notamment dans un compte-rendu de réunion sur place à la maison Julia du 19 juin 1996. Les participants étant le propriétaire M. Bernard Jonquères d'Oriola et le directeur de la D.R.A.C. Languedoc-Roussillon et Corse, M. Luc Caudroy (Perpignan, Archives du Service Départemental d'Architecture, dossier Maison Julia).

51. Lettre du 10 déc. 1980 du Ministère à M. Jonquères d'Oriola précisant que le S.D.A. s'installera dans l'ancien Hôpital Militaire (Perpignan, Archives du Service Départemental d'Architecture, dossier Maison Julia).

52. Perpignan, Archives du Service Départemental d'Architecture, dossier Maison Julia.



FIG. 9. PORTAIL D'ENTRÉE. Rue Fabriques den Nabot. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.



FIG. 10. ENTRÉE. Passage et arcade donnant sur la cour intérieure. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

Analyse monumentale

Un bâti antérieur à la demeure gothique (fig. 2)

La Maison Julia se compose de huit corps de bâtiments ajoutés à des époques successives. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que la remise (fig. 2, H) ouverte sur la rue des Fabriques den Nabot est construite. Le plan actuel n'est achevé qu'entre 1910 et 1915, années au cours desquelles les Jonquères d'Oriola acquièrent la petite maison mitoyenne de plan oblong (E). À l'intérieur de cet ensemble se distingue une grande phase de construction : celle d'une demeure patricienne à deux corps de bâtiment (A et B) séparés par une cour intérieure. Postérieur au corps (F) contre lequel il s'appuie (53), cet édifice était ceint au nord-est d'espaces libres qui ont peu à peu été bâtis (54). À un seul niveau couvert d'une terrasse, le corps G est chronologiquement difficile à replacer. Lors de la construction de la voûte en berceau qui couvre l'espace intérieur, les élévations ont été doublées. Doté de portes au sud, le corps E existait déjà avant la construction de D.

53. Le mur nord du corps arrière B est venu condamner des fenêtres appartenant au corps F.

54. La chronologie relative des élévations indique que le corps C est antérieur au corps D. La datation de ces nouvelles constructions reste incertaine. Elles existent probablement au XVI^e ou au XVII^e siècle comme le suggèrent les plafonds à la Française mis au jour sous les faux-plafonds du XIX^e siècle.



FIG. 11. COUR INTÉRIURE. Galeries du rez-de-chaussée. *Cliché Frédéric Messager, HADÈS*

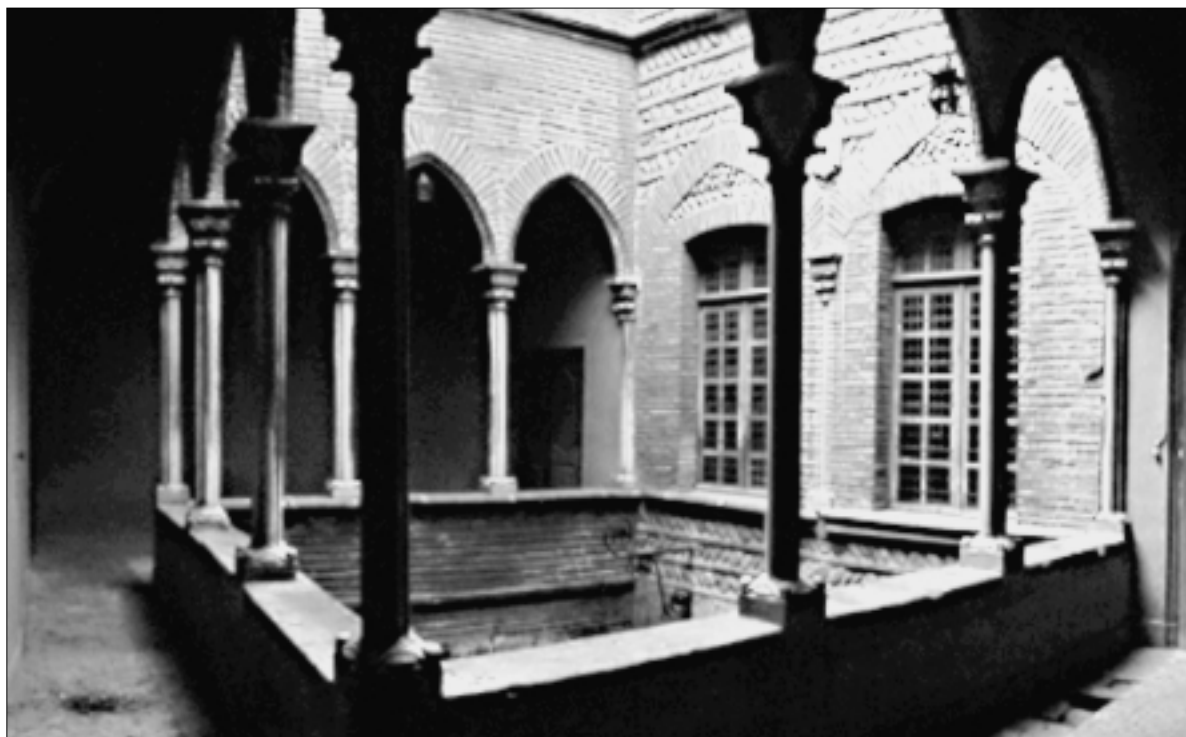


FIG. 12. COUR INTÉRIURE. Galeries du premier étage. *Cliché Frédéric Messager, HADÈS.*



FIG. 13. PREMIER ÉTAGE. Galeries ouest et sud. *Cliché Frédéric Messager, HADÈS.*

L'examen des maçonneries de la demeure sur cour montre également qu'une partie d'entre elles appartient à des constructions antérieures qui ont été partiellement conservées (fig. 2). Elles se distinguent, au rez-de-chaussée et au premier étage, par leur mise en œuvre en galets régulièrement assisés.

Ces observations, que l'absence de textes antérieurs au XIX^e siècle et celle d'études sur le tissu urbain médiéval de Perpignan ne permettent guère d'affiner, indiquent que l'îlot comportait encore, à la fin du Moyen Âge, des cours ou des *patus* et peut-être une venelle reliant les rues Fabriques den Nabot et Fabriques den Nadal.

La demeure patricienne du Moyen Âge

La demeure présente deux corps de bâtiment bordant une cour de plan carré (fig. 3 à 5) (55). Disposé le long de la rue des Fabriques den Nabot, le corps de logis principal offre une longue façade et son plan en L ferme la cour au nord (56). Dominée d'un niveau par une tour, à l'angle nord-ouest, toute la partie nord était, jusqu'au XIX^e siècle, libre de toute construction. À l'est, un corps de logis rectangulaire achève le plan de la demeure. La construction postérieure du corps C (fig. 3) et l'état actuel des élévations ne permet plus de comprendre comment s'effectuait la jonction entre les deux corps de logis. S'élevant tous les deux sur trois niveaux, un rez-de-chaussée et deux étages, ils possédaient à l'origine la même hauteur (fig. 6). Le chaînage de l'angle sud-ouest de la tour et la présence d'une maçonnerie différente sur les élévations sur cour indiquent que le logis principal a été surélevé très probablement au XX^e siècle (57). Très modifiées, les élévations extérieures ne conservent guère de témoins de leur ordonnance médiévale à l'exception des portails donnant sur la rue Fabriques den Nabot (fig. 7 et 8). Le dégagement présent à l'angle nord de la demeure n'a pas été déterminant pour mettre en valeur la porte d'entrée principale, qui est au contraire rejetée à l'extrémité sud de la façade. L'étroitesse des rues a probablement nécessité d'ouvrir à cet endroit le portail de l'ancienne écurie pour faciliter l'entrée des carrioles et des chevaux.

La cour intérieure, les galeries et le degré

La très grande sobriété du portail en plein-cintre à longs claveaux (fig. 9) est relevée par la bichromie des matériaux utilisés, le Baixas gris bleu et le marbre rose de Villefranche-de-Conflent. Caractéristique de l'architecture gothique catalane, ce type d'ouvrage se rencontre fréquemment aussi bien dans l'architecture religieuse que civile jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Il ouvre sur un passage couvert d'un plafond en bois qui dessert la cour par une arcade



FIG. 14. GALERIES DU SECOND ÉTAGE. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

55. Pour les plans, il s'agit de l'état supposé de la demeure au XIV^e ou au XV^e siècle. Seules les ouvertures dont la contemporanéité avec les élévations est assurée y figurent ce qui explique que certaines pièces n'en comportent pas.

56. L'arête abattue de l'angle nord-ouest du bâtiment et de la tour résulte très probablement d'une reprise, effacée par les travaux de restauration, mais suggérée par l'état des plafonds à cet endroit. À l'extérieur, le parement du rez-de-chaussée est entièrement appareillé et l'une des pierres porte la date de 1704. Il est difficile d'attribuer cette modification à cette année puisque sur les plus anciens plans de la ville montrant les îlots (1669, 1693), on note déjà la partie coudée du bâtiment.

57. C'est ce que révèle l'observation des rares dessins de la cour de la Maison Julia : Formigé, 1874 ; A. Grim publié dans VIDAL, 1897.



FIG. 15. HÔTEL SÉNESTRA. Cour intérieure fin XV^e-début XVI^e siècle, 7 rue du Théâtre à Perpignan. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

totale­ment diffé­rente, éga­le­ment construite en marbre mais cou­verte d'un arc brisé (fig. 10) et ornée d'un chanfrein et de deux congés sculptés à la retombée nord. La position excentrée de l'entrée offre au visiteur une vue générale sur la cour (fig. 11 et 12) à l'intérieur de laquelle se trouve un puits, initialement placé contre le pilier nord-ouest de la galerie nord (58).

Au rez-de-chaussée (fig. 11), deux galeries ouvrent chacune sur la cour par deux arcades dont les arcs surbaissés retombent sur des colonnes hexagonales (59) posés sur de hautes bases sculptées. Lors de l'enlèvement du sol en ciment, des fragments de carreaux de terre cuites, correspondant vraisemblablement au pavement d'origine, ont été retrouvés en place sous ces galeries ; une calade couvrait le reste de la cour (60). Au premier étage, une troisième galerie, à l'ouest, est construite en surplomb sur la cour grâce à deux voûtes surbaissées retombant sur une console à trois ressauts carrés. L'arcature se compose de trois baies aux arcs brisés ornés d'un tore qui retombe sur des chapiteaux stylisés portés par des colonnettes quadrilobes (fig. 13). La liaison entre ces trois galeries s'effectue grâce à deux arcs identiques qui retombent à l'ouest sur des chapiteaux engagés. Leur sol, mis au jour lors de la dépose des carreaux ciment du début du XX^e siècle, était constitué de carreaux de terre cuite (61) posés sur un lit de mortier séparé du plafond des galeries inférieures par un lit de terre de 0,10 m d'épaisseur. Couvertes d'un plafond en bois, ces galeries sont surmontées de terrasses au nord et à l'ouest (fig. 14). Construits en brique, les bahuts possèdent un appui en pierre mouluré de différents profils (62). Un cordon se prolonge ensuite sur le mur du corps-arrière.

L'accès au premier étage s'effectue aujourd'hui par un grand escalier, aménagé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle dans le corps-arrière. En comparant la maison Julia avec d'autres constructions perpignanaises, telles que le palais des Rois de Majorque ou l'hôtel Senestra (63) (7, rue du Théâtre) (fig. 15), il est possible de supposer la présence d'un « grand degré », initialement placé dans la cour de la maison. Bien qu'il n'en subsiste aucune trace, quelques observations permettent d'émettre une hypothèse quant à sa position. Les plafonds des deux galeries du rez-de-chaussée et les voûtes de la galerie ouest du premier étage, en surplomb, excluent la possibilité d'ancrer un escalier sous l'une d'elles. La présence d'une base et d'un chapiteau engagés au sud-est (64) conforte l'absence d'une quatrième galerie à l'est. Il s'avère alors que l'emplacement le plus vraisemblable du grand degré se situe contre le mur ouest du corps-arrière. Il pouvait posséder deux volées droites, dont le départ se serait effectué juste en face de l'entrée (fig. 3). Un lit de galets et de fragments de terre cuite retrouvé à cet endroit de la cour peut d'ailleurs

58. Il apparaît encore à cet emplacement sur le dessin de Formigé (1874). Il a depuis été remplacé par une pompe. Un puits octogonal surmonté d'une potence se situe aujourd'hui dans l'angle sud-est de la cour.

59. Les fûts des colonnes engagées sont en marbre tandis que les monolithes, au centre, sont en calcaire nummulitique.

60. Celle-ci a été remaniée par l'aménagement ultérieur de caniveaux en brique.

61. Carreaux de 0,27 x 0,13 x 0,03 m situés 0,15 m plus bas que le pavement du XX^e siècle.

62. D'après les profils, l'appui du mur bahut du premier étage daterait du XIV^e siècle tandis que les autres seraient plus probablement du XV^e siècle.

63. L'escalier de l'hôtel de Senestra et la loge ouverte par une arcature de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e gardent une disposition antérieure comme l'indiquent les vestiges d'une base à griffes conservée sous une colonne identique à celles de la Maison Julia.

64. La colonne nord-est ainsi que sa base et son chapiteau sont en ciment moulé.

témoigner de cet emplacement tout comme les reprises observées sur le bahut (65) au niveau de l'arc oriental de la galerie nord. Porté par un arc rampant et des consoles, il aurait condamné une partie de l'arcade du rez-de-chaussée, à l'instar par exemple de ceux de l'hôtel Senestra et du palais de la Généralité à Barcelone (66).

Les espaces : organisation et fonction

Chaque niveau ne comporte que trois pièces. Au rez-de-chaussée (fig. 3), la pièce disposée à gauche du passage d'entrée a été entièrement réaménagée au XIX^e siècle et ne conserve que son plafond à poutres et solives au-dessus du faux-plafond actuel. Aujourd'hui accessible depuis l'entrée, elle comprenait une porte bâtie en pierre de taille de calcaire ouverte sur la cour (67). Le reste du logis principal est occupé par une grande pièce divisée en deux par une arcade en marbre aux pierres taillées au marteau bretté et ornées d'un chanfrein. Servant d'écurie au XIX^e siècle, elle ouvre sur la rue par un portail également en marbre, couvert par un arc segmentaire et chanfreiné. Repris à la bouche, l'ouvrage est néanmoins parfaitement intégré à la maçonnerie, et il était donc déjà en place au Moyen Âge. Une seconde porte, à arrière-voissure en brique, communiquait directement avec la cour intérieure et probablement une troisième à l'est (68). Modifié lors de la création de la cage d'escalier monumental au milieu du XVIII^e siècle, le rez-de-chaussée du logis arrière ne comportait qu'une pièce unique. Le plafond à poutres et solives a été partiellement démonté avant la construction du mur de refend, contemporain de l'aménagement de la cage d'escalier. Ouverte sous la galerie sud de la cour, sa porte d'entrée construite en marbre est couverte d'un arc en plein-cintre et d'une arrière-voissure segmentaire en brique.

Au premier étage (fig. 4), la salle, aux dimensions exceptionnelles (5,30 m de large sur environ 19 m de long), occupe toute la surface du logis principal. Sa porte d'entrée, ouverte sur la galerie nord, a été remaniée ; entièrement construite en brique (69), elle présentait un arc en plein-cintre et une arrière-voissure segmentaire. Les vestiges permettent de restituer une ouverture large d'environ 1,70 à 1,80 m et haute de 2,90 m. Un second accès, dont seul le seuil en pierre a été repéré, ouvrait sur la galerie ouest.



FIG. 16. LA SALLE. Fenestron nord situé sous le plafond. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.



FIG. 17. LA SALLE. Fenestron sud. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

65. Les briques rejointoyées à l'aide de ciment présentent des ruptures d'assises, la colonnette et la base sont en ciment.

66. C. PALLAS, « Palais de la Députation », *Congrès archéologique de France, CXVII^e session. Catalogne*, Paris, S.F.A., 1959, p. 44-52.

67. Observée partiellement, la datation de cette porte n'est pas assurée. Elle a été remaniée ultérieurement avant d'être condamnée. L'accès actuel est postérieur au mur.

68. De cette porte ne subsiste qu'un piédroit en pierre.

69. Briques de 0,42 m de longueur et 0,05 m d'épaisseur.



FIG. 18. DEUXIÈME ÉTAGE DU CORPS-ARRIÈRE (B). Vestiges de la charpente apparente (panne faitière à gauche). Cliché Frédéric Messager, HADÈS.



FIG. 19. DEUXIÈME ÉTAGE DU CORPS-ARRIÈRE (B). Mur sud avec les restes de l'enduit qui indiquent le tracé de la charpente apparente. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

Placé à une hauteur de 6,35 m, le plafond à solives est entièrement conservé. La création de trois salles, et la mise en place d'un faux-plafond plus bas, probablement à partir du XVIII^e siècle, ont permis de le conserver intact sur au moins 13 m de long, le reste ayant été remanié et maladroitement repeint au XX^e siècle. Aucun aménagement intérieur n'a pu être repéré (70) à l'exception de deux fenestrons placés sous les solives de rive du plafond. De celui situé au nord, il ne subsiste que son embrasure à feuillure dans laquelle s'abattait un volet (fig. 16). Recouverte d'une couche de plâtre, qui recouvre également le parement du mur, l'ouverture a pu être reperçée comme le suggère l'absence de piédroits appareillés et la présence de fragments de tuile. Le second fenestron, au sud, n'est quant à lui visible que sur le parement extérieur (fig. 17). Rectangulaire et chanfreiné, il possède des petits congés à facettes qui permettent de le dater du XV^e siècle. Les dimensions et la position privilégiée de la pièce nord-ouest, à proximité de la grande salle de la maison, permettraient d'identifier une *cambra gran* telle qu'on en trouve mention dans les inventaires du XVII^e siècle et notamment dans celui de Joseph Nebot de 1637 (71).

Le corps-arrière était probablement, comme au rez-de-chaussée, occupé par une pièce unique. L'ordonnance de l'élévation sur cour est aujourd'hui impossible à restituer. La colonnette disposée au centre a été exécutée en ciment et intégrée dans la maçonnerie partiellement détruite à cette fin. La porte donnant sur la galerie sud existait déjà comme l'atteste un seuil en pierre repéré au cours des travaux. Ces deux pièces possédaient un plafond à solives structurellement identique à celui de la salle de la demeure. Bien qu'en mauvais état, celui du corps-arrière, situé à 5,30 m de haut, a été protégé au-dessus du faux-plafond du XVIII^e siècle tandis que le décor de celui de la *cambra gran* a été grossièrement exécuté au XX^e.

Entièrement réaménagé au début du XX^e siècle, le second étage du corps de logis principal était encore en 1896 divisé en deux espaces de surface inégale (fig. 5). On peut lire dans un inventaire (72) qu'il existe à cette date « [...] une pièce servant de lingerie au deuxième étage éclairée par une fenêtre rue Fabrique den Nebot [...] [et] une soupente ou galetas ». La première pièce s'individualise sous le niveau supérieur de la tour; elle était couverte d'un plafond à solives sur corbeaux, à l'instar des autres espaces (73). Avant la surélévation des murs gouttereaux, la seconde était plus basse et très certainement couverte de la charpente de toiture. La liaison entre ces deux espaces reste incomprise. La mise à nu partielle des parements ne montre aucune trace d'arrachement qui aurait pu témoigner de la présence d'un refend. Il est probable qu'ils n'étaient séparés que par une cloison légère.

Une seule pièce occupe le corps-arrière. Éclairée au nord par une fenêtre en brique, elle est couverte par une charpente apparente (fig. 18). Les traces de l'enduit sur les murs sud et nord permettent de restituer une charpente à deux pans et de préciser que la toiture était, sauf à l'ouest, encaissée (fig. 19). Cette disposition nécessitait la présence

70. Afin de conserver les décors des salles, aucun sondage n'a été pratiqué sur le parement intérieur des murs. En 1914, l'architecte L. Sallez figure sur son plan une cheminée contre le mur sud (cote voir note 18); cheminée qui n'existe plus aujourd'hui.

71. A.D. Pyrénées-Orientales, 3 E 1/5840, Blasi Canta, notaire à Perpignan, Minutes 1637.

72. Perpignan, Étude Desboeuf Marc et Paul, notaires associés, Minutes de Blaise Fournols, mai-août 1896: Inventaire après décès des biens meubles de Léon Julia, 29 juin-4 juillet 1896.

73. Tout comme le plafond de la grande salle, il a été remanié dans l'angle nord-ouest.



FIG. 20. SECOND ÉTAGE DU CORPS-ARRIÈRE. Élévation sur cour.
Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

d'un chéneau à l'est; l'eau de pluie devait s'écouler dans la cour intérieure et dans celle située au nord avant l'agrandissement de la demeure. Le corps-arrière (fig. 20) communique grâce à une porte avec les terrasses nord et ouest qui permettent de rejoindre une petite pièce rectangulaire aménagée au-dessus de la galerie sud du premier étage (fig. 21). Identiques, ces deux portes possèdent un arc brisé et sont construites à l'aide de briques moulées d'un tore encadré par un cavet. Au centre de cette pièce, une large fenêtre en brique présente un arc au tracé légèrement brisé et un appui en pierre au profil identique – tore à listel, gorge et tore – à celui qui court sur le bahut des terrasses et se prolonge sur le mur du corps-arrière. Très différentes sont les six baies qui éclairent, sur la cour, le second étage des autres espaces (fig. 22 et 23). Il s'agit de fenêtres géminées dont les arcs en plein-cintre en brique retombent sur une colonne médiane et des impostes moulurées. Les bases à griffes et les chapiteaux sont identiques à ceux des arcatures des galeries du premier étage. Les impostes reprennent le profil du large tailloir à cavet du chapiteau et sont également ornées d'une fleur. Une seule base (74) construite en calcaire avec des traces de taille brettelée pourrait être médiévale tout comme deux colonnettes en pierre nummulitique. Les matériaux utilisés (ciment et terre cuite) et la mise en œuvre de ces baies prouvent leur profonde restauration (75). Le rejointoiement des parements ne permet plus de dire si toutes étaient déjà en place même si L. Sallez indique, en 1914, qu'au cours des travaux « les baies géminées du sommet seront débloquées et les colonnettes qui manquent rétablies » (76).

74. Il s'agit de la baie ouest du mur nord donnant sur la cour.

75. La mise en œuvre laisse également supposer qu'elles l'ont été au cours de campagnes différentes.

76. Archives des Monuments Historiques: Perpignan, Maison Julia, dossier 81/66 175.



FIG. 21. SECOND ÉTAGE. Petite pièce au-dessus de la galerie sud. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

À l'instar de nombreuses autres demeures urbaines médiévales (77), la silhouette de la maison Julia se distingue par une tour à l'angle nord-ouest du corps principal (fig. 6). Il ne s'agit pas d'une tour qui se dessine depuis le sol puisqu'elle ne s'individualise du corps de bâtiment qu'en partie haute. Les élévations sont construites à l'aide de fragments de brique. La très forte restauration de l'ensemble ne permet plus d'en restituer un état primitif certain, mais il est probable que cette tour était couverte par une terrasse et non pas par une toiture (78). Au sud, elle est fermée par un pan de bois dont la technique de construction – poteaux verticaux, hourdis de briques posées de chant – évoque une structure moderne.

Le nombre restreint de pièces permet de rendre compte de la distribution générale des niveaux inférieurs pour lesquels la cour intérieure est le point de convergence. L'entrée et toutes les pièces du rez-de-chaussée ouvrent directement sur elle. La position supposée du grand degré à l'est de la cour induit qu'il ne conduisait pas directement à la grande salle du premier étage. Cette disposition suppose une indépendance de l'ensemble des espaces dont la desserte était assurée grâce aux galeries dont le rôle est d'abord fonctionnel avant d'être éventuellement ostentatoire. L'arrêt du grand escalier au niveau de premier étage impose d'imaginer d'autres circulations pour gagner le second étage, dont les traces sont aujourd'hui impossibles à retrouver.

Matériaux et mise en œuvre

Le choix des matériaux de construction des élévations de la demeure médiévale découle de leur fonction. Les murs porteurs sont, jusqu'au premier étage, bâtis à l'aide de galets disposés en épis séparés par un rang de briques ou exclusivement en briques (79) séparées par des joints gras pleins en mortier de chaux. Au second étage, la brique est exclusive tout comme pour les murs de refend et les bahuts des galeries, les dimensions de la brique réglant ainsi les épaisseurs des murs. À l'exception du portail d'entrée et d'une petite porte au rez-de-chaussée du corps-arrière, l'arc et les piédroits des baies sont construits en briques. L'absence de traces de taille sur celles qui constituent les tores indique qu'elles ont été moulées. La pierre marbrière blanche aux nuances bleutées de Baixas et le marbre rose de Villefranche-de-Conflent (80) sont largement utilisés. Alors que l'encadrement du portail possède des pierres de taille polies, les autres ouvrages – bases, colonnes engagées du rez-de-chaussée, corbeaux des plafonds – conservent des traces de taille en stries obliques exécutées au marteau bretté. Le calcaire gris nummulitique de Gérone est utilisé pour l'ensemble des colonnes et les chapiteaux des arcatures du premier étage. Sa résistance et la facilité de le tailler en longs blocs en ont fait un matériau de choix pour les supports; son utilisation se généralise en Catalogne à partir du XIII^e siècle (81). Un autre calcaire de couleur jaune et beaucoup plus friable est employé pour les bases des arcatures du premier étage et les appuis des bahuts. Les faces des plinthes carrées portent toutes des traces de taille brettelée droite et une fine ciselure sur les bords.

77. B. SOURNIA et J.-L. VAYSETTES, *Montpellier: la demeure médiévale*, Paris, Imprimerie Nationale, 1991 (Coll. *Éditions du Patrimoine* n° 1). M. SCHELLÈS, *Cahors, ville et architecture civile au Moyen Âge*, Paris, Éditions du Patrimoine, 1999 (Coll. *Cahiers du Patrimoine*, n° 54). A.-L. NAPOLÉONE, « Les maisons gothiques de Toulouse (XIII^e et XIV^e siècles) », *Archéologie du Midi Médiéval*, t. VIII-IX, 1990-1991, p. 121-141.

78. Le léger pendage du plancher, observé par Alain Vernet, pourrait confirmer cette hypothèse.

79. Dimensions des briques : L : 0,38/0,39 m x l. : 0,22 m x ép. 0,05 m ou 0,40/0,41 m x 0,19/0,20 m x 0,05 m.

80. Renseignements fournis par Lisabelle Pagniez que nous remercions.



FIG. 22. SECOND ÉTAGE. Élévation sur cour de la partie nord-est du bâtiment principal.
Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

L'ensemble des élévations était très certainement entièrement recouvert d'un enduit dont quelques traces ont été repérées (82) autour de la fenêtre conservée au second étage et au-dessus de la charpente du corps-arrière. D'après les sondages pratiqués par F. Tollon sur les parements intérieurs, les revêtements antérieurs aux XIX^e et XX^e siècles ont été entièrement ôtés. Autour de l'embrasure intérieure du fenestron de la grande salle, la maçonnerie est enduite d'un mortier de sable et de plâtre qui sert de support au décor peint.

Tous les plafonds sont confectionnés dans du sapin (*Abies alba Mill*). Ceux qui couvrent les pièces du rez-de-chaussée (fig. 24 et 25) sont composés de poutres et de solives (83). Ayant une section de 12 cm de large et de 25 cm de retombée, les solives sont portées par des solives de rive de mêmes dimensions (84) (partie apparente), elles-mêmes soutenues par des corbeaux en quart-de-rond engagés dans les murs. Les solives reposent sur deux ou trois poutres maîtresses de 34 cm de largeur et au moins 45 cm de hauteur, ancrées dans les murs. Les plafonds des autres espaces – galeries et des salles du premier étage – se distinguent par l'absence de poutres (fig. 26 et 27). Les solives de même section reposent directement sur les solives de rive posées sur corbeaux. La technique de construction est ensuite identique. Les ais d'entrevous obliques enfilés dans une rainure effectuée sur les solives reposent sur un corps de moulure cloué, orné d'une gorge qui rejoint celle des poutres et des solives en créant un dessin uniforme. Un second corps de moulures, à tore et gorge, est assemblé aux solives de rive et aux poutres à l'aide de clous forgés à

81. M. DURLIAT, *Connaître Perpignan*, p. 43.

82. Leur mise à nu ne remonte probablement qu'à la fin des années 1980. En 1914, la façade est encore « entièrement couverte d'un enduit au mortier teinté de rose » (Archives des Monuments Historiques : Perpignan, Maison Julia, dossier 81/66175).

83. Celui de la pièce ouest n'a pas fait l'objet de relevé. Il a été repéré grâce à un sondage dans le faux-plafond de la fin du XIX^e siècle. Les solives de rive et les poutres ont été enlevées mais la présence de ces dernières est attestée par celle d'ais d'entrevous.

84. Il s'agit de la section apparente, puisqu'elles sont en partie intégrées dans le mur.



FIG. 23. DÉTAIL D'UNE BAIE GÉMINÉE. Impostes refaites. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

Le décor peint et sculpté

L'ensemble des parements intérieurs ayant été repris, le décor peint se rencontre essentiellement sur les plafonds et plus particulièrement sur celui de la grande salle. Son découpage et l'aménagement de faux-plafonds ont assuré une bonne conservation de la majeure partie du plafond et de son décor peint (fig. 29). Un bâton enroulé d'un ruban orne la face des solives de rive tandis que le dessous est décoré de motifs végétaux blancs et noirs réalisés au pochoir sur un fond rouge. Des chevrons rouges et verts, séparés par des lignes jaunes et noires, couvrent les baguettes toriques ajoutées entre le ruban et la frise de rinceaux des solives de rive. Des petits motifs circulaires rouges ponctués d'un point central plus foncé et ceint de quatre points blancs sur fond bleu sont peints sur les gorges des solives et du petit corps de moulure à la base des ais des entrevous. Ils se mêlent encore à la frise de rinceaux dont les fleurs et les feuilles de vigne stylisées sont soulignées par des touches blanches. Traités avec beaucoup de finesse, ces ornements sont issus d'un répertoire riche et précieux, en quête de « naturalisme ». L'effet de profondeur et le réalisme des formes et des couleurs traduisent une véritable connaissance de la technique picturale. La restauration du décor des autres plafonds de la demeure empêche de savoir si le décor peint participait à la hiérarchisation des espaces. Celui de la *cambra gran* a été repeint à l'identique. La frise de rinceaux avec ses fleurs rouges, soulignées de blanc qui court sur les couvre-joints et les motifs ornant les gorges ont été retrouvés sur une grande partie des

tête carrée. Les couvre-joints, simples lattes de 2 mm d'épaisseur, sont cloués (85) sur les éléments avant la pose des planches dont la largeur varie de 26 à 28 cm (86). Seul le plafond découvert au second niveau de la tour possède des couvre-joints épais placés dans des encoches exécutées au faite des solives. Ces ouvrages ne se distinguent ensuite que par leur décor mouluré.

Conservée au-dessus d'un plafond mis en place au XIX^e siècle, la charpente apparente (fig. 28) qui couvre le second étage du corps-arrière est en grande partie conservée. La panne faîtière est constituée de deux éléments assemblés en sifflets et cloués soulagés à l'aide d'un poteau et de deux aisseliers. Ces derniers, maladroitement liés à l'aide de clous, et l'entrait sur lequel ils reposent paraissent avoir été ajoutés après l'affaiblissement de la panne faîtière. Chanfreinés, ses éléments sont sans aucun doute des remplois. Le reste de la charpente est homogène. Les chevrons glissés dans des encoches exécutées sur la panne faîtière se rejoignent au-dessus. À l'autre extrémité, ils sont assemblés par simple embrèvement sur une sablière intégrée au mur. Des rainures reçoivent les ais d'entrevous qui reposent sur un corps de moulure cloué.

Une question se pose sur le matériau de couverture utilisé au Moyen Âge même si la présence de fragments de tuiles canal en calage dans la maçonnerie mixte n'est pas rare. Toujours est-il que Nodet précise dans le rapport de la Commission des Monuments Historiques que « la couverture est en lauze ». Seule la tour possédait encore en 1985 des ardoises en écailles – était-ce un apport du XVIII^e siècle ? – que G. Mester de Paradj décide de remplacer par de la tuile creuse, les premières étant « sans justification dans ce pays » (87).

85. Cette observation n'a été faite que grâce à la récupération de fragments trouvés « hors-œuvre » tous dotés de trous.

86. L'épaisseur de ces planches n'a pas pu être observée partout mais elle est d'environ 0,03 à 0,04 m.

87. *Cahier des clauses administratives et techniques particulières*, 13 mars 1985, Archives des Monuments Historiques : Perpignan, Maison Julia, dossier 81/66 175. Le dossier est accompagné d'une photographie.



FIG. 24. PLAFOND DU REZ-DE-CHAUSSÉE DU CORPS-ARRIÈRE. Détail. Cliché Frédéric Messager, HADÈS.

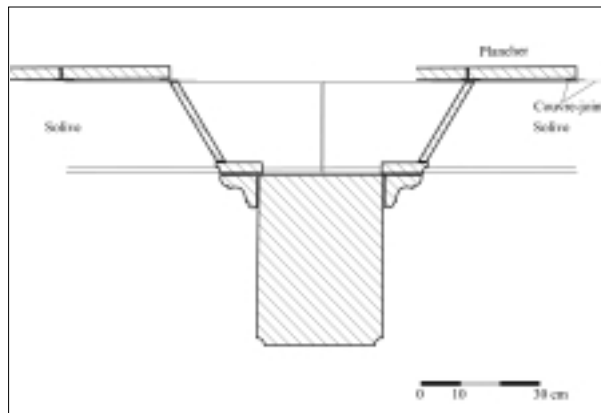


FIG. 25. PLAFOND DU REZ-DE-CHAUSSÉE DU CORPS-ARRIÈRE. Relevé Sandrine Conan, HADÈS.

plafonds des galeries et des pièces. Au rez-de-chaussée, F. Tollon a pu remarquer que l'ensemble des moulures ainsi qu'un couvre-joint étaient peints alternativement en rouge ou bleu, tandis que les entrevous, les solives voire les planches étaient en brun foncé. Des motifs floraux et feuillagés bleus et gris dessinés en noir sur un fond rouge recouvrent également les corbeaux du plafond de la grande salle.

Concentré dans le patio, le décor sculpté est principalement présent sur les bases et les chapiteaux. Les baies sont simplement ornées d'un chanfrein ou d'un tore encadré de deux cavets. Au rez-de-chaussée (fig. 30 à 32), les chapiteaux montrent de larges feuilles d'eau lisses sans relief dont seules celles des angles présentent une nervure et se détachent légèrement pour esquisser un enroulement. Ils sont séparés du fût de la colonne par un tore biseauté polygonal. Toutes différentes, les bases (88) conservent cependant, à l'exception de celles à tore biseauté des deux colonnes centrales, les deux tores séparés d'une scotie, si fréquents sur les bases catalanes romanes. Leur profil est plus anguleux et les plinthes, parfois très légèrement évasées, sont polygonales. Au sud-est, la scotie a disparu au profit d'un cavet orné de petits motifs floraux qui rappellent ceux de la retombée nord de l'arcade d'entrée. Cette dernière base repose sur un haut socle polygonal. À l'étage (fig. 33 et 34), les chapiteaux des arcatures, séparés des fûts par un astragale biseauté, présentent deux rangs de feuilles lisses et de motifs triangulaires au dessin géométrique. Le tailloir, posé sur l'abaque carré, est orné de fleurs à quatre pétales dessinés par un petit relief. Composées d'une plinthe carrée, les bases présentent un profil courbe et sont ornées de griffes à boules. Ce type d'ouvrages se rencontre ailleurs dans la ville de Perpignan comme sur les baies d'une maison, située à l'angle de la rue des cordonniers. À l'hôtel Senestra (7 Rue du Théâtre), la galerie du second étage, aujourd'hui entièrement obturée, se composait de baies aux chapiteaux et aux bases identiques, tandis qu'une des colonnes de celle du premier étage est posée sur une même base mais plus ancienne. La Catalogne espagnole n'est pas dépourvue d'exemples semblables, à l'instar des galeries du palais de la députation de Barcelone dont la construction remonterait au XIV^e siècle et au premier tiers du XV^e siècle (89). En 1914, l'architecte L. Sallez comparait les chapiteaux de la Maison Julia à ceux du cloître Sainte-Anne à Barcelone dont Camille Enlart (90) donne un dessin. À l'ouest, la jonction des trois galeries s'effectue par des arcs brisés dont la retombée s'effectue sur des chapiteaux engagés semblables posés sur des culots également sculptés (91). La réalisation de ces derniers est plus raffinée avec la présence d'un animal, vraisemblablement un chien, dont le corps s'enroule et la tête apparaît à la base.

88. La base de la colonne nord-est a probablement été enlevée lors de l'aménagement des deux marches extérieures à la cage de l'escalier au XVIII^e siècle.

89. C. PALLAS, article cité, p. 44-52.

90. C. ENLART, *Manuel d'Archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance*. Deuxième Partie : t. I, *Architecture civile et militaire*, Paris, Picard, 1929, p. 195, fig. 117.

91. Seul un chapiteau est en place, les autres éléments sont en ciment et ont pu être refaits d'après un modèle existant.



FIG. 26. PLAFOND DE LA GRANDE SALLE DU PREMIER ÉTAGE. Détail. *Cliché Frédéric Messager, HADES.*

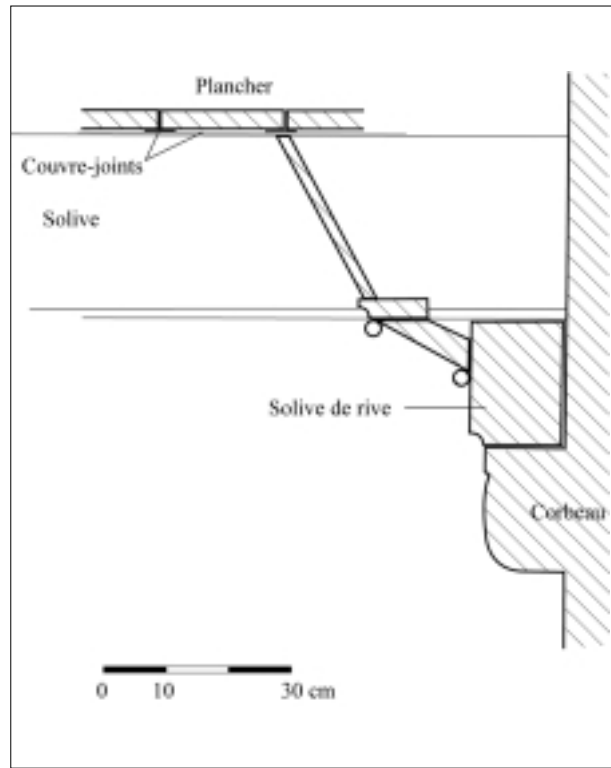


FIG. 27. PLAFOND DE LA GRANDE SALLE DU PREMIER ÉTAGE. *Relevé Sandrine Conan, HADES.*



FIG. 28. CHARPENTE APPARENTE AU SECOND ÉTAGE DU CORPS ARRIÈRE. Détail. *Cliché Frédéric Messager, HADES.*



FIG. 29. PLAFOND DE LA GRANDE SALLE DU PREMIER ÉTAGE. Décor peint.
Cliché Frédéric Messager, HADÈS.



FIG. 30. ARCADES DU REZ-DE-CHAUSSÉE. Chapiteau. *Cliché Frédéric Messager, HADÈS.*

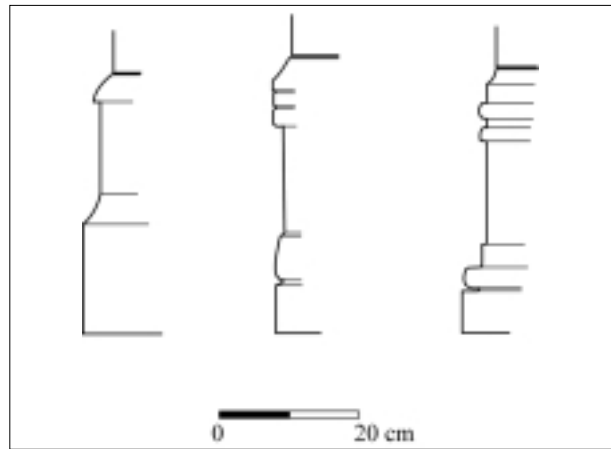


FIG. 32. ARCADES DU REZ-DE-CHAUSSÉE. Profil des bases. *Relevé Sandrine Conan, HADÈS.*



FIG. 31. ARCADES DU REZ-DE-CHAUSSÉE. Base sud-est. *Cliché Sandrine Conan, HADÈS.*



FIG. 33. GALERIES DU PREMIER ÉTAGE. Chapiteau. *Cliché Sandrine Conan, HADÈS.*

Conclusion

Malgré les lacunes de l'étude des élévations et les profonds remaniements dont les plus irrémédiables remontent semble-t-il au XX^e siècle, il est possible de restituer le plan de la maison Julia qui se rattache à celui des demeures méditerranéennes et particulièrement de l'architecture civile gothique catalane. Les informations restent cependant insuffisantes pour proposer une datation de l'édifice. Parmi les prélèvements (92) effectués au cours des deux études en dendrochronologie, sur cinq plafonds au rez-de-chaussée et au premier étage, six sont datés du XIII^e siècle et douze du XIV^e siècle. La présence de réemplois n'a pas été réellement observée à l'exception peut-être de deux solives du plafond de la grande salle. Il est cependant probable que ces plafonds, contemporains de l'aménagement de la demeure gothique, aient bien été construits à l'aide d'éléments récupérés sur place – la présence d'un bâti antérieur étant réelle – plus sûrement au cours de la seconde moitié ou de la fin du XIV^e siècle (93). Parmi ces prélèvements, des résultats différents ont été obtenus sur les mêmes poutres par les deux laboratoires. L'ensemble des résultats se révèle donc difficilement utilisable pour dater d'une part l'aménagement des plafonds de la demeure gothique, d'autre part ceux des corps de logis postérieurs, a priori plus récents, le seul prélèvement effectué sur l'un des plafonds du corps D a pu être daté du XIII^e siècle (94).

Une étude stylistique approfondie de l'ensemble du décor sculpté et peint de la Casa Julia, qui n'a pas été faite dans le cadre de cette publication, apporterait sans doute davantage de précision. La forme des baies géminées, les bases et les chapiteaux aux épais tailloirs de la galerie du premier étage, encore de tradition romane, diffèrent de ceux des édifices voisins de la Loge, construits à partir de la fin du XIV^e siècle et au cours du XV^e siècle, où le style gothique flamboyant est de mise. Très fréquents aussi bien dans l'architecture religieuse que civile (95) catalane et aragonaise, ces chapiteaux et ces bases à griffes ornées de boules se rencontrent encore dans la première moitié du XIV^e siècle, comme au cloître du monastère de Pedalbes (96), et au XV^e siècle, notamment au palais de la Députation à Barcelone.

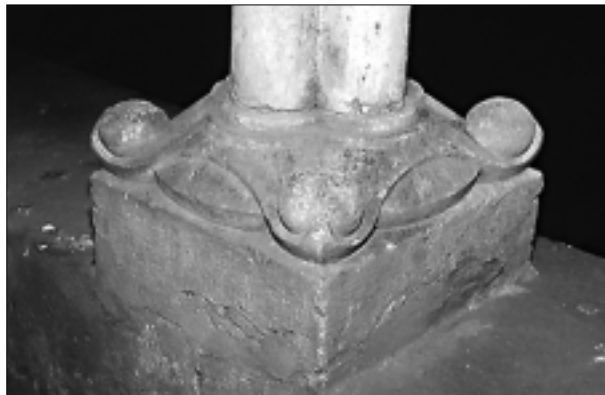


FIG. 34. GALERIES DU PREMIER ÉTAGE. Base. Cliché Sandrine Conan, HADÈS.

92. Résultats des deux études de dendrochronologie : B. SZPERTYSKI, Laboratoire d'Analyse et d'Expertises en Archéologie et Œuvres d'Art de Bordeaux (B. S.) et F. GUIBAL, Institut Méditerranéen d'Écologie et de Paléoécologie, U.M.R. 6116 CNRS. (F. G.) :

Rez-de-chaussée : Passage : 1 solive (B. S.) : dernier cerne 1319, Pièce attenante : Ais d'entrevous (B. S.) : dernier cerne 1344.

Rez-de-chaussée du corps arrière : les résultats obtenus pour les prélèvements effectués sur les deux mêmes poutres sont différents pour les deux laboratoires : 1 poutre (F. G.) : abattage entre 1204 et 1210, 1 poutre (F. G.) : abattage entre 1358 et 1363, 1 poutre (B. S.) : dernier cerne 1304, 1 poutre (B. S.) : dernier cerne 1298.

Premier étage : Galerie sud : 1 solive (B. S.) : dernier cerne 1224, 1 solive (B. S.) : dernier cerne 1363, 1 solive (B. S.) : dernier cerne 1364. Grande salle : 1 solive (F. G.) : abattage entre 1254 et 1259, 1 solive (F. G.) : abattage entre 1273 et 1280, 1 solive (F. G.) : abattage entre 1313 et 1320, 1 solive (F. G.) : abattage entre 1342 et 1347, 1 solive (B. S.) : dernier cerne 1220, 1 solive (B. S.) : dernier cerne 1313, 1 solive (B. S.) : dernier cerne 1315, 1 solive (B. S.) : dernier cerne 1338, 1 solive (B. S.) : dernier cerne 1352.

93. Après 1364 si l'on tient compte de la date la plus basse.

94. Abattage entre 1212 et 1217 (F. G.).

95. Dans son article consacré à « La rue de Montcada à Barcelone » publié dans *Congrès archéologique de France, CXVII^e session. Catalogne*, Paris, S.F.A., 1959, p. 70-74, A. FLORENSA date du XV^e siècle une maison qui comporte une galerie identique à celle du premier étage de la Maison Julia.

96. M. F.-P. VERRIÉ, « Pedralbes et ses peintures », dans *Congrès archéologique de France, CXVII^e session. Catalogne*, Paris, S.F.A., 1959, p. 84-90.